

Préface

La Grande Guerre a provoqué une prise de parole combattante comme aucun conflit auparavant n'en avait suscitée à une telle échelle. Ceux qui avaient connu l'expérience de guerre et y avaient survécu ont ainsi rédigé, après le conflit pour l'essentiel, des milliers de témoignages. Mais cette intense activité d'écriture a commencé pendant le conflit lui-même. Les combattants ont écrit entre 1914 et 1918 plusieurs milliards de lettres : chaque soldat, en période calme, écrivait une missive par jour au minimum. Ils ont aussi écrit leurs journaux personnels, et de telles sources directes, non exposées à la déformation du souvenir et non sujettes à ce « pacte épistolaire » qui, souvent, forçait le soldat à adapter le contenu de ses missives à leurs destinataires, constituent une source de tout premier ordre pour notre connaissance de l'immense conflit.

Ces carnets de combattants, on en exhume encore aujourd'hui. L'obstination et la ferveur des descendants de cette « génération du feu », aujourd'hui presque entièrement disparue, permettent d'en voir chaque année éditer quelques-uns. La volonté de dire la guerre qui a habité la génération de 1914, trop consciente qu'elle avait vécu une expérience sans précédent dont le souvenir valait leçon pour l'humanité tout entière, se trouve ainsi prolongée. Les Carnets que l'on pourra lire dans les pages qui suivent viennent ajouter leur pierre à cet édifice jamais achevé du témoignage sur 1914-1918. Mais, autant le dire d'emblée : il s'agit, cette fois, d'un document exceptionnel. Cette préface n'a d'autre but que de tenter de dire pourquoi.

Paul Tuffrau avait vingt-sept ans au moment de l'entrée en guerre de 1914. Né dans une famille de propriétaires vignerons bordelais, il avait fait ses études secondaires à Bordeaux. Puis il

avait suivi la khâgne de Louis-le-Grand, intégré en 1908 l'Ecole Normale Supérieure, dont il était sorti agrégé de Lettres en 1911. Marié l'année suivante à l'issue de son service militaire, il avait commencé sa carrière d'enseignant au lycée de Vendôme. L'éclatement du conflit ne lui laissa aucun délai avant le départ au front : dès le 2 août, il était mobilisé comme sous-lieutenant au 246^e régiment d'infanterie et placé à la tête d'une section de mitrailleuses. D'emblée, Paul Tuffrau exerce donc les responsabilités d'un jeune officier de troupes aux premières lignes. Or, les risques du champ de bataille étaient encore plus importants pour les chefs subalternes que pour les soldats : parmi ceux qui étaient partis dès 1914, moins de la moitié seulement des jeunes normaliens de sa génération sont revenus vivants de la guerre¹.

Il participe donc d'abord à la bataille des frontières, en Lorraine ; puis il connaît la retraite, se bat dans la Somme fin août, puis participe en septembre 1914, sur l'Ourcq, au vaste mouvement de contre-attaque resté sous le nom de « bataille de la Marne ». En 1915, il se bat près de Soissons, puis en Artois, et en 1916 dans l'Argonne ainsi qu'à Verdun, à la Côte du Poivre, sur la rive gauche de la Meuse. En 1917, il est en Champagne, puis au Chemin des Dames à la fin de l'année. En 1918 enfin, il fait partie des troupes françaises qui tentent de combler la brèche ouverte en Picardie par l'offensive allemande du mois de mars. De mai à juillet, il continue d'ailleurs de faire face aux ultimes coups de boutoir allemands dans l'Aisne. L'automne 1918 le trouve en secteur calme pour la première fois, près de Belfort. Et c'est finalement au sud de Nancy qu'il apprend l'armistice. Il entre alors en Lorraine, puis à Sarrelouis, où il doit contrôler l'administration de la ville jusqu'en décembre. Le 29 mars 1919, Paul Tuffrau est enfin démobilisé : il était resté près de cinq ans sous l'uniforme.

Mais il n'était plus un jeune sous-lieutenant : dès le début du mois de septembre 1914, il avait été promu lieutenant. Puis capitaine en avril 1916, et placé à la tête d'une compagnie de mitrailleuses. A partir de l'automne 1917, et tout en restant formellement à la tête de sa compagnie, il remplissait l'emploi d'officier mitrailleur de sa division, la 55^e, commandée par Mangin. De plus en plus, il se voit utilisé comme suppléant des officiers

1. Olivier Chaline, « Les Normaliens dans la Grande Guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°183, octobre 1996, pp. 99-110.

d'état-major de l'infanterie divisionnaire. En mai 1918, il est promu capitaine adjudant-major, c'est-à-dire adjoint d'un commandant de bataillon : il en commande un par intérim trois mois plus tard et doit quitter le 246^e pour le 208^e. Trois semaines avant l'armistice, il est enfin nommé chef de bataillon en titre.

Malgré son ascension dans la hiérarchie et les responsabilités, sans cesse plus élevées, qu'il occupe à partir de l'automne 1917, Paul Tuffrau est resté jusqu'au bout un officier d'infanterie, un « officier de tranchées » voué aux premières lignes. Sa présence au front n'a connu qu'une éclipse de trois semaines, suite à un accident survenu au combat en juin 1917. Deux fois cité à l'ordre de l'Armée, il fut une première fois blessé au bras le 18 novembre 1914, et une seconde fois au visage le 25 septembre 1915, sans jamais abandonner son commandement : décoré de la croix de guerre dès le mois de juin, c'est après cette deuxième blessure que, le visage bandé, il reçoit la légion d'honneur devant le front des troupes, le 9 octobre 1915.

Pour comprendre l'homme et son carnet personnel, il était nécessaire de rappeler de tels états de service. Ils résument ce qu'on appelait autrefois une « belle guerre ». En réalité, pour Paul Tuffrau, il ne s'agissait pas d'une « belle » guerre — il en connaissait trop les horreurs — mais d'une guerre « juste », — où il fallait tenir jusqu'au bout pour en sortir la tête haute —, et la brève notice biographique qu'il a rédigée, au début des années 1930¹, sur sa propre carrière militaire, confirme la façon dont il envisageait ses années de front.

Son originalité, pourtant, n'est pas dans ce que fut sa vie de combattant et d'officier mais dans l'intense activité d'écriture qu'il poursuivit d'un bout à l'autre de la guerre. Elle s'étend sur trois registres fort différents : celui de la correspondance tout d'abord, abondante puisque l'on sait qu'il écrivait chaque jour à son épouse ; celui des articles de presse ensuite, envoyés à un grand journal parisien à partir de 1916 ; son carnet personnel enfin, qui forme la matière de ce volume. Lorsque l'on songe à ce qu'était l'emploi du temps quotidien d'un officier de troupes combattantes, lorsque l'on sait ce qu'étaient les conditions de vie au front, on reste stupéfait que Paul Tuffrau ait pu consentir un tel investissement. A aucun moment, pourtant, il ne nous dit pour-

1. Paul Tuffrau, *Etats de service*, archives Françoise Cambon.

quoi il écrit : on peut toutefois supposer qu'à l'image de tant d'« intellectuels-combattants » tels que lui, l'écriture fut un moyen de sauvegarder une identité personnelle dans la brutalité et la promiscuité de la vie des tranchées, qu'elle fut en quelque sorte une œuvre de survie individuelle.

A l'issue d'une permission à Paris à la fin de l'année 1915, Paul Tuffrau a commencé à écrire une série d'articles pour un des plus grands titres parisiens de l'époque : Le Journal¹. Ses premiers textes paraissent en janvier 1916. Au début des années 1930, voici l'explication qu'il donne à sa démarche d'alors : « A la fin de l'année 1915, éccœuré, comme bien d'autres, par l'extravagance des récits militaires parus dans les journaux, je profitai d'une permission pour offrir au Journal de lui envoyer, sous un pseudonyme (Lieutenant E.R.), des récits de guerre qui fussent exacts sans être défaitistes. Je voulais à la fois donner aux soldats, dont je voyais quotidiennement les colères, la satisfaction de constater que l'arrière n'ignorait plus leur vie véritable, — et à l'arrière une notion plus juste des misères et de la grandeur du front². » On ne peut aujourd'hui que corroborer cette interprétation livrée par l'auteur, quinze ans après les faits, de son travail de « journaliste » et de témoin. Ses articles, souvent étoffés, qui parurent au rythme d'un par semaine en 1916 et 1917³, et dont les trente-deux premiers furent réunis en un ouvrage publié en mars 1917, tentent de dire l'abnégation des hommes, leur courage simple, dépourvu de tout héroïsme factice. Sévères pour le monde de l'« arrière », ils veulent décrire à son intention les épreuves les plus atroces de la guerre : à cet égard, il est significatif que ses deux premiers articles s'intitulent « Avant l'assaut » et « La boue dans la tranchée ». Mais, tout en prenant explicitement le contre-pied du « bourrage de crâne » si détesté des soldats, l'auteur prend bien soin de faire œuvre patriotique. Pour être réalistes sur la souffrance combattante (« j'ai l'onglée et les pieds morts de froid. Ce n'est pas toujours héroïque, la guerre⁴ »), ses articles, souvent durs vis-à-vis de l'ennemi, toujours valorisants pour le monde des combattants français (et plus

1. Le tirage du *Journal* (près de 900 000 exemplaires fin 1917) plaçait ce dernier au troisième rang des titres de la presse nationale pendant la guerre.

2. *Ibid.*

3. Lieutenant E.R. (Capitaine Tuffrau), *Carnet d'un combattant*, Paris, Payot, 1917, 292 p.

4. « Une alerte », *ibid.*, p.78.

encore pour celui des officiers dont il donne une image paternelle sans doute un peu forcée), sont systématiquement tendus vers la victoire finale. L'expression du patriotisme est sans ambiguïté, comme l'indique la conclusion, au lyrisme caractéristique, d'un de ses premiers articles de l'année 1916 : « Je suis un anneau de la chaîne frémissante qui barre l'accès de la France et protège son repos ; de ma vigilance dépend la solidité de la chaîne entière. N'est-ce pas, camarades, qui montez comme moi cette garde épique et qui connaissez aussi, aux heures les plus imprévues, cet afflux de forces ardentes, qu'il s'y mêle toujours de l'orgueil¹ ? » Ce ton aujourd'hui peut nous étonner. Pour être bien compris, il doit être replacé dans son contexte : celui de l'extraordinaire tension de la société française en guerre entre 1914 et 1918.

A la fin des années 1920, Jean-Norton Cru, ancien combattant lui-même et impitoyable censeur des livres de ses anciens camarades, a porté un jugement favorable sur les articles de Paul Tuffrau : celui-ci, écrit-il, « fut peut-être le premier à tenter cet effort de remettre en bonne voie la presse qui s'égarait dans un héroïsme de légende. Son action dut être très marquée sur la littérature de guerre en général² ». Le point de vue est pertinent. Les articles de Paul Tuffrau sont en fait symptomatiques du grand tournant culturel de l'année 1916, qu'ils révèlent et accompagnent à la fois. Le public, à l'arrière, a désormais besoin d'une image beaucoup plus réaliste du conflit : c'est d'ailleurs à partir du mois d'août 1916 que Barbusse avait commencé dans L'Œuvre, en feuilleton, la publication du Feu que Tuffrau — qui appartenait à la même brigade que lui — jugea d'ailleurs « dangereux », lorsqu'il en eut achevé la lecture en janvier 1917. Il n'empêche que Paul Tuffrau, lui aussi, dans un tout autre style et en suivant des objectifs différents, s'était donné comme mission de diffuser une vision de la guerre moins complaisante que celle qui avait jusqu'ici prévalu. Comme le lui écrit une lectrice en 1916 : « Il faut une somme de souffrances profondes, il faut nous montrer ce que c'est que la guerre et qu'avec nos bénédictions nos larmes doivent se mêler, il faut avoir le cœur meurtri puisque vous souffrez tous comme des damnés³... » Pourtant Jean-Norton Cru

1. « Poste d'écoute dans les bois », *ibid.*, p. 59.

2. Jean-Norton Cru, *Témoins. Témoins et témoignages*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, 727 p., p. 406. (La première édition date de 1929).

3. Archives Française Cambon.

n'avait pas tort de reprocher à Tuffrau d'avoir trop adouci les duretés du front : ses récits, écrit-il, « passent légèrement sur les horreurs ou sur les fautes pour insister surtout sur les grandeurs et les vertus¹ ». C'est aussi ce que lui reprocha, en mars 1917, un de ses camarades : « Une phrase très judicieuse de Geoffroy, à propos de mon Carnet... : “Tu as trop le souci de l'opinion. On sent que tu penses à elle, que tu ne dis pas toute la vérité à cause d'elle.” — Je lui explique, objecte Tuffrau, que je ne considère pas comme une très bonne chose d'énervé ou de désespérer l'opinion alors qu'on lui demande tant. Le Feu de Barbusse n'est pas une bonne action. » Dès juillet 1917, et jusqu'au début de l'année suivante, Paul Tuffrau répond pourtant à l'objection en doublant ses articles habituels dans Le Journal par une autre série d'écrits, publiés dans le même organe, mais intitulés cette fois Billets du poilu et signés « A.L. ». Plus courts, leur ton est aussi beaucoup plus rude : la dénonciation de la bureaucratie militaire, en particulier, s'y fait très incisive. A n'en pas douter, la crise de 1917 était passée par là.

Pour autant, la véritable écriture de guerre de Paul Tuffrau n'a jamais résidé dans ses articles de presse, quelle que soit l'énergie qu'il a consacrée à leur rédaction et la satisfaction qu'il put retirer de leur publication et de leur réunion en volume². Son écriture de guerre la plus profonde, la plus authentique aussi, il faut la chercher ailleurs : dans son carnet personnel.

C'est un très long document, composé de vingt carnets manuscrits commencés avant la guerre et achevés après la démobilisation. On n'en lira pas la totalité : la longueur du texte était telle qu'il a fallu, malheureusement, l'amputer de moitié environ afin qu'il puisse obéir aux exigences éditoriales actuelles. Une fois de plus, il faut souligner l'énergie dépensée par son auteur afin de tenir, presque quotidiennement, un tel journal. Car ce n'est pas seulement la régularité des notations qui frappe chez lui, mais la précision des évocations, le sens du détail de toutes les descriptions. Il faut imaginer Paul Tuffrau profitant de chaque moment de répit pour écrire, parfois dans les conditions les plus difficiles et les plus précaires. Ce journal sans apprêt ne peut être lu en

1. Jean-Norton Cru, *op.cit.*, p. 406.

2. L'importance de ce livre se lit aussi dans le geste de son épouse après la démobilisation de son mari : elle fit relier un exemplaire dans un pan de la capote de combattant de l'auteur. (Archives Française Cambon).

oubliant cet immense effort personnel, et cette fragilité extrême, aux premières lignes, de toute écriture combattante.

On ne le résumera pas ici, mais il faut tenter d'exprimer la spécificité d'un tel document. Ce qui frappe, dans un tel texte, c'est avant tout la liberté de parole de son auteur. Car le fait d'écrire pour soi ne rend pas forcément aisée l'évocation des épreuves les plus atroces de l'expérience combattante. Paul Tuffrau, lui, va à l'essentiel, c'est-à-dire à la description de l'extrême brutalité de guerre. La mort des autres — soldats ou officiers comme lui —, le deuil des camarades tués, et aussi le deuil des épouses, des mères, des enfants à chaque fois qu'un homme était frappé, la peur avant le combat, les souffrances atroces des blessés, les terreurs de l'assaut, du bombardement, des gaz, voilà le cœur des Carnets de Paul Tuffrau. D'autres considérations s'y mêlent, bien entendu, mais c'est bien la violence de guerre, dans tous ses aspects et dans toutes ses conséquences, qui est son véritable sujet.

Et on est frappé, sur ce point, de l'extraordinaire « savoir-dire » de l'auteur dans un domaine si difficile. A ce titre, les descriptions des combats auxquels il a été directement mêlé méritent d'être lues avec une attention toute particulière. Leur auteur y manifeste une capacité de dédoublement impressionnante, telle qu'on la retrouve par exemple chez Ernst Jünger (mais, chez ce dernier, dans des récits rédigés après la guerre et dans une perspective littéraire). A l'issue des affrontements auxquels il participe directement, Paul Tuffrau prend toujours très longuement la plume : sans oublier la situation d'ensemble, il se montre capable de se décrire lui-même dans le combat avec une précision saisissante. On ne perd rien de la « transe » propre aux affrontements, une fois dépassée la terreur de l'attente et la dissolution de la peur dans l'intensité de l'action. C'est cette tension du combat que, pour les autres comme pour lui-même, Paul Tuffrau sait rendre de manière magistrale : on se demande alors comment, avec si peu de recul, il put, d'un premier jet, parvenir à une « écriture de soi » aussi précise et aussi forte. Le résultat est infiniment troublant pour le lecteur ; celui-ci, et dans le même temps, a l'impression de ne pouvoir rien saisir vraiment des événements décrits tout en cheminant au plus près de l'atmosphère du combat et des sensations les plus intimes de ceux qui sont immergés dans la violence extrême. De ce point de vue, le récit que fait Paul Tuffrau des affrontements de juin 1918, où il joue par ailleurs un rôle considérable à l'échelle de son bataillon, s'ins-

crit comme une grande réussite en matière d'écriture immédiate du combat.

Sa démarche pousse l'auteur à lever bien des non-dits, et parmi les plus enfouis de la Grande Guerre : ainsi la folie et le suicide. L'atteinte au corps des hommes par les moyens de destruction moderne n'est pas dissimulée non plus. Avec une totale sobriété de ton, et sans la moindre complaisance morbide, l'officier décrit parfaitement ce que signifient désormais les blessures reçues au front : corps désarticulés comme des pantins par les coups directs des obus, membres arrachés, ventres éviscérés, crânes éclatés, poumons brûlés par les gaz. Les agonies dont il a été témoin et qu'évoque Paul Tuffrau — en guise d'exorcisme ? — sont atroces. On touche, à travers lui, à la nouvelle brutalité de guerre du XX^e siècle : très peu de sources directes ont été capables de dire aussi vite et aussi bien ce qui s'est réellement passé au cours de ces années décisives. L'auteur donne ainsi à comprendre ces franchissements de seuils de violence qui sont la grande caractéristique de la Première Guerre mondiale et qui ont si profondément transformé l'activité guerrière de ce siècle qui s'achève.

Mais nulle insensibilité dans ses Carnets tenus au jour le jour, même quand son auteur se fait le reproche d'un endurcissement progressif. La mort des autres — simples soldats ou officiers — le bouleverse à plusieurs reprises profondément (« Je n'ai pu écrire ces deux jours-ci. Nérot a été tué et cela m'a déchiré », note-t-il le 1^{er} janvier 1915), et il porte réellement le deuil de ceux qui sont morts à ses côtés depuis le début de la guerre. On l'oublie trop souvent : la « première communauté de deuil¹ », dans les pays en guerre, fut celle des soldats du front. Paul Tuffrau, l'officier exemplaire qui parfois se refuse à toute émotion immédiate en raison des exigences de son service, est aussi, de 1914 à 1918, un homme en deuil.

1. L'expression est de Jay Winter, *Sites of Memory. Sites of Mourning*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 p.